

Des stars en cinémascope et technicolor comme Rod Stewart, l'usine à rêves du rock'n'roll n'en fabrique plus aujourd'hui. Un peu anachroniques, l'Écossais Flamboyant et ses façons rabelaisiennes, au temps des chevaliers modernes à la triste...



A la passion

Rod Stewart est écossais, tout le monde sait ça. Donc avare. Oh, pas de sa sueur, ni de son temps, ni de son indomptable énergie : le foot, le sexe et le rock sont des passions auxquelles il donne énormément, les pelouses, les chambres et les scènes de l'univers n'ont plus de secrets pour lui. Toute le monde sait ça aussi. Rod Stewart n'est pas même avare de ses sous, car quand on est surnommé «the Mod» on se doit d'être toujours à la hauteur de sa réputation de dandy cosmique - et au diable le bon goût, du moment que c'est CHER et que ça se VOIT. Non, Rod Stewart est tout simplement avare de ses paroles : on peut compter sur les doigts d'une main les interviews qu'il accorde à une presse qui ne l'a d'ailleurs jamais tellement ménagé. En voici une - interview - réalisée tout récemment en Angleterre et dans laquelle on apprendra avec stupeur que Rod a une nouvelle passion, une passion si grande qu'elle éclipse toutes les autres ...

Tommy Vance - Ce qui est nouveau sur Foolish Behaviour», votre dernier album, c'est que vous en avez écrit toutes les chansons.

Rod Stewart - *C'est vrai qu'auparavant j'ai toujours eu recours à quelqu'un d'autre. Après avoir écrit quelques chansons, j'étais pris de panique en pensant qu'elles n'étaient pas si bonnes que ça. C'est légitime, je crois, d'exiger plus de qualité... En outre, chacun passe par des périodes d'incertitude. Ca m'est arrivé après mes derniers concerts. Sans doute ai-je besoin d'être encouragé, rassuré.*

T.V. - Votre expérience devrait pourtant vous donner plus de certitudes pour tout ce qui concerne votre carrière.

R.S. - *Vous savez, quand j'ai débuté, en 1969, je ne faisais pas plus de trois ou quatre chansons par disque. On me critiquait alors dans la presse parce que j'étais le seul à pouvoir copier Dylan, le seul à oser reprendre certaines de ses chansons. Malgré le temps écoulé depuis, je n'ai toujours pas terminé mon apprentissage.*

T.V. - On dit que vous construisez vos chansons à partir d'un tout petit bout d'idée, et qu'ensuite vous développez cette idée, en faisant intervenir les musiciens.

R.S. - *Exactement. Je les fais venir l'un après l'autre, Jimmy, le guitariste, d'abord, puis Kevin, le pianiste. Je prends toutes leurs idées, j'enregistre, je mets les meilleurs morceaux ensemble. Je n'écris jamais les paroles avant la musique. Tout ce que j'ai, c'est une phrase, «Say it ain't true», par exemple, et la mélodie. Et je me débrouille à partir de ça.. Cette fois, on a enregistré trente-deux morceaux. Je voulais un double album, mais j'ai renoncé : je ne tenais pas à faire vingt mauvaises chansons. Je ne suis bon qu'à faire dix chansons par an, pas plus. Et si j'avais pris du retard, il m'aurait fallu renoncer à ce que j'aime le plus : faire de la scène.*

T.V. - Il a fallu attendre votre nouvel album pendant deux ans.

R.S. - *Après la tournée européenne de 77.78, nous sommes allés en Australie, au Japon, en Nouvelle-Zélande et aux Etats-Unis. Ca prend du temps. Ensuite, on a attaqué l'album. Je suis incapable de faire plus d'un album par an, par paresse peut-être ...*

T.V. - Combien de temps vous a-t'il fallu pour faire ce disque ?

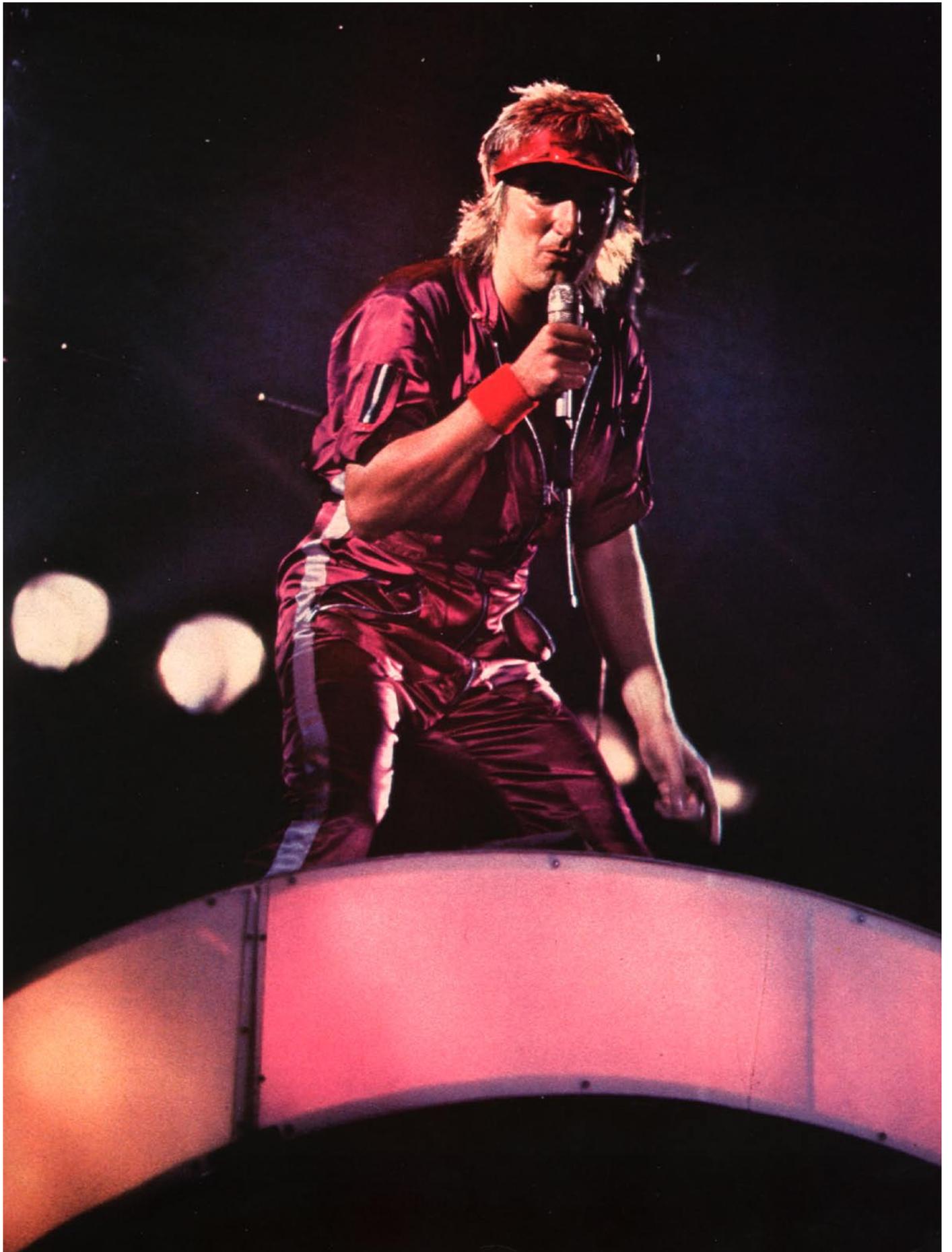
R.S. - *Près de cinq mois de studio. Mais on a enregistré trente-deux morceaux. C'est en prenant conscience du fait que je serai incapable d'écrire toute les paroles que je me suis résolu à choisir dix chansons, ce qui est aussi bien un cauchemar. Je crois avoir fait le bon choix. C'est aussi l'opinion de ma maison de disque, qui m'accorde toute sa confiance.*

T.V. - Mais cette maison de disques, vous en êtes le propriétaire !

R.S. - *Seulement pour l'Angleterre. On en peut donc pas dire que je possède Riva Records.*

T.V. - On vous a reproché votre vie à Hollywood, votre fréquentation du jet set, le milieu fortuné et sophistiqué où vous évoluiez. On pensait que vous aviez perdu le contact avec l'homme de la rue.

R.S. - *On a eu raison. Moi-même, j'ai fini par me sentir coupable. C'était le temps de «Night On The Town» et de sa pochette stupide. Je voulais me faire passer pour quelqu'un que je n'étais pas. C'est le groupe qui m'a rappelé à l'ordre. Les musiciens m'ont flanqué une bonne claque. Vous savez, on fait vraiment des conneries quand on est amoureux... et en 75, j'étais très amoureux de Miss Ekland. Aujourd'hui, je suis revenu à ce que j'étais avant, en 1971, ...*



ECOLIERS

T.V. - On sent, sur l'album, que vous avez abandonné la langueur West Coast pour revenir à vos racines, celles d'un bon auteur de ballades.

R.S. - *C'est le meilleur son que j'aie jamais eu. On a travaillé avec équipement digital. Ca me fait plaisir que vous l'ayez remarqué. Il manquait quelque chose sur «Night On The Town». Ca s'est un peu arrangé pour «Foot Loose And Fancy Free», qui était un bon album de rock'n'roll. Et «Blondes Have More Fun» n'était pas parfait non plus. Cette fois, nous y sommes. Mais il reste toujours quelque chose à apprendre, pour un musicien.*

T.V. - Le fait de changer de producteur montre votre désir de changement.

R.S. - *Tommy Dowd a fait du bon travail pendant deux ou trois ans. De lui-même, il a compris que nous pouvions nous produire nous-mêmes. J'en ai tremblé, au début, mais j'ai réussi.*

T.V. - Vous dites manquer de confiance en vous, mais il a dû vous en falloir pas mal pour assurer la production.

R.S. - *Après les tâtonnements du début, on s'y est tous mis comme des écoliers studieux, ponctuels, etc. Le groupe m'a bien épaulé, et je lui suis reconnaissant.*

T.V. - Ca fait un bout de temps que vous êtes ensemble.

R.S. - *Il a failli y avoir un changement, mais je n'en parlerai pas : ça ferait de la peine à celui qui était visé.*

T.V. - Y a-t-il une influence particulière sur cet album ?

R.S. - *Plus que sur les autres, je pense avoir été influencé par Bobby Womack. J'écoute plein de nouveaux groupes américains comme les B52's, mais tout ça ne m'influence pas.*

T.V. - Vous avez eu des problèmes avec votre voix dans le passé, et ça s'entendait sur certaines chansons.

R.S. - *J'ai continuellement des problèmes. Figurez-vous que je viens de prendre mes premières leçons de chant. Et les vocaux de cet album sont les meilleurs de toute ma carrière. C'est un type très connu à L.A., Nath Lamb, qui m'a donné ces leçons. Il m'a dit : «Vous faites certainement l'erreur de ne pas vous échauffer, comme un athlète, avant de chanter.» J'ai répondu : «C'est vrai, je me contente de boire deux ou trois verres avant de me jeter sur scène.» Alors il m'a dit qu'il fallait changer tout ça si je voulais améliorer ma voix et toucher plus de gens... Autrefois, je rêvais de chanter comme Sam Cooke ou Otis Redding. Aujourd'hui, c'est Bobby Womack qui me fascine le plus.*

T.V. - Vous êtes un spécialiste du thème de l'amour perdu.

R.S. - *Eh oui. Je me demande d'où cela peut venir. Peut-être de la musique que j'écoutais quand j'ai eu ma première guitare : du folk et du country. Les chanteurs de country parlent toujours d'un amour perdu, de leur mère mourante, etc. Moi, je serai incapable d'écrire une chanson politique. Mais je sais bien écrire quand il s'agit de mes émotions.*

T.V. - «God I Wish I Was Home Tonight» est une chanson sur les tournées ?



R.S. - *Si on veut. C'est le genre de ballade que je réussis bien, le style «Maggie May». J'aime beaucoup «God I Wish...», surtout les mots : «Envoie-moi une photo de toi nue et écris-moi une lettre porno, je n'en parlerai à personne». Tout le monde fait ça, pas vrai ? On raconte tous des cochonneries à notre petite amie au téléphone...*

T.V. - *La chanson-titre est étonnante : elle raconte comment tuer sa femme.*

R.S. - *Oh, il a fallu que j'en donne des explications. J'ai dit à ma femme : «Je suis sûr que des millions d'hommes s'éveillent le matin en pensant : «Ah si seulement elle n'était pas là :» Je vais en faire une chanson. Mais je t'assure, ma chérie, que ce n'est pas du tout ce que pense de toi.» Et c'est vrai. Je l'aime vraiment. J'espère que les gens qui m'écoutent sont capables de me comprendre. Ce dont je parle, c'est d'une émotion.*

T.V. - *Les femmes doivent penser de même.*

R.S. - *Je le souhaite. Ce serait super si quelqu'un pouvait écrire : «J'aimerais pouvoir tuer mon MARI.» Ca va être fait. Par Millie Jackson, peut-être...*

PAPA

T.V. - *Vous voilà maintenant marié et père de famille. Vous sentez-vous plus de responsabilités ?*

R.S. - *Evidemment. Il faudrait être fou pour prétendre le contraire. Les gosses ont tout bouleversé. Par exemple, j'étais allé voir un match de foot à Glasgow, et c'est l'Ecosse qui a perdu. D'habitude, ça me mettait de mauvaise humeur pour des semaines. Eh bien, pas cette fois. Mon frère dit que c'est parce que les enfants ont donné un nouveau sens à ma vie. L'équipe d'Ecosse ou le rock'n'roll ne sont plus les choses les plus importantes de ma vie. Maintenant, ce sont les enfants. Je les aime. Il a fallu me pousser dans l'avion de Glasgow, car je ne voulais pas quitter ma fille. Vous vous rendez compte ?*

T.V. - *Pensez-vous que cela puisse affecter votre façon d'écrire ?*

R.S. - *«My Girl» est une chanson sur ma fille. Ce n'est pas évident, et d'ailleurs je ne tenais pas à ce que cela le soit. Ca pourrait s'adapter aussi bien à une petite fille d'un an qu'à une femme. Je crois que je deviens gâteux...*

T.V. - *Vous avez teint vos cheveux, mis des vêtements à la mode, mais votre personnalité, elle, ne change pas.*

R.S. - *Oui. Je pense que cela a beaucoup à voir avec ma voix. Les gens pensent que je chante comme il y a dix ans. Mais si vous faites la comparaison, vous vous apercevrez que c'est faux. Pour mes vêtements, j'ai toujours voulu être «Flash Harry» : avoir le meilleur costume, pas obligatoirement à la mode, mais bien me démarquer des autres.*

T.V. - *Vous avez toujours un caractère d'adolescent.*

R.S. - *Je l'espère. J'ai trente-cinq ans, et je me sens encore comme puceau. Je vais partir en tournée et je suis excité comme si c'était la première fois. Si je perdais mon enthousiasme, je laisserais tomber.*

T.V. - *Vous parcourez bien huit kilomètres pendant un concert.*

R.S. - *Facilement.. Je perds cinq ou six livres en poids, et j'en gagne quelques unes en argent.*

(Rires)

T.V. - C'est votre fond d'humour écossais ?

R.S. - *Hé ! Vous savez, parfois on se parodie soi-même. Adieu le naturel. Je me dis : «Tu sonnes faux, tu n'as plus d'énergie, tu es las.» Ca me tracasse. Heureusement, la plupart du temps je sais que j'ai fait pour le mieux et je passe une bonne nuit.. C'est important, l'humour. Il faut savoir rire de soi-même. Aujourd'hui, je suis enfin devenu indifférent à ce qu'on dit ou écrit sur moi. C'est une attitude qui s'impose avec l'âge.*

T.V. - Votre carrière a été une perpétuelle ascension. Pensez-vous pouvoir expliquer ce succès ?

R.S. - *Voyons... D'abord, je pense que mon public est remarquablement fidèle. Ensuite, en toute modestie, je pense avoir une de ces voix qui marchent bien, en radio ou ailleurs. A part ça, je n'ai pas d'explication.*

T.V. - C'est étrange, cette loyauté de vos fans. Ils sont à votre botte, ils ont un véritable esprit d'équipe.

R.S. - *C'est ce que j'aime dans le public anglais. Mais ça s'est souvent retourné contre moi. On a dit que «chanter avec Rod, c'est comme chanter avec Max Bygraves». Il m'est arrivé de vouloir les empêcher de chanter à l'unisson, mais quand vient le moment de «I Don't Want To Talk About It» ou «Sailing», je suis littéralement submergé. J'ai le sentiment d'être au milieu d'une foule de supporters de foot. Ils connaissent le moindre mot, et il est hors de question qu'ils se taisent. Quand je vois que certains groupes essaient vainement d'obtenir ça de leur public... Les gens viennent me voir avec l'intention de chanter, et les en empêcher serait les voler. Au fond, je suis plutôt fier de ça.*

T.V. - Et eux aussi sont fiers, malgré vos incartades hollywoodiennes.

R.S. - *C'est vrai, ils ne m'ont jamais lâché, surtout à une époque où je faisais tout ce qu'il fallait pour couler définitivement.*

T.V. - Vous arrive-t-il de regretter le temps de vos débuts ?

R.S. - *Vous plaisantez ? Jamais ! Tout est bien comme ça. Sillonner des kilomètres d'autoroute dans une camionnette n'est pas une mauvaise expérience en soi. Mais je ne vois pas pourquoi ça durerait toute une vie.*

FOSSOYEUR

T.V. - Quand vous regardez par la lunette arrière d'une limousine, vous arrive-t-il de songer : «Hé là, doucement, je ne suis pas de ce monde-là.»

R.S. - *Ecoutez, il ne faut pas se leurrer : à quoi bon remonter dans une camionnette ? D'ailleurs, je n'ai pas de limousine. J'ai horreur de ça : on dirait des bœufs à poissons rouges. J'ai une bonne vieille Mercedes et un chauffeur. Ce n'est pas la peine de mentir : on a tous le désir d'avoir du succès, quelle que soit notre activité. Si vous gagnez de l'argent, beaucoup d'argent, que faut-il donc en faire ? Le donner ? J'ai gagné et dépensé des fortunes avec un rare plaisir. C'est ce que je voulais depuis toujours : de l'argent, une voiture et des filles. Je les ai eus.*

T.V. - Souhaiteriez-vous être dans la peau de quelqu'un d'autre ?

R.S. - *Non, je suis très satisfait de mon sort. Quand je jouais au foot, je haïssais la discipline, le*

nettoyage des chaussures, tout ça. J'ai aussi posé des clôtures, j'ai été fossoyeur. Je ne crois pas que j'aurais aimé faire ça toute ma vie. Par contre, j'aime ce que je fais. Je peux faire ce que je veux : paroles, musiques, conception des pochettes. Aucun directeur artistique ne vient tout refaire dans mon dos, comme au cinéma.

T.V. - La presse n'est pas tendre avec vous.

R.S. - *C'est souvent à cause des racontars de mes anciennes maîtresses, qui disent les pires choses sur moi et sur mes parents, ce qui me peine vraiment.*

T.V. - Qu'est-ce qui aide à tenir, sur la route ?

R.S. - *Comment dire ? Le succès est quelque chose qu'on n'a pas envie de perdre. Et j'adore chanter. Je suis impatient de remonter sur scène. En plus, je suis payé pour ça. Je suis toujours étonné d'être payé pour faire quelque chose qui me plaît.*

T.V. - Vous êtes au centre d'un gigantesque cirque, d'une énorme machine. Ca ne vous effraie pas ?

R.S. - *Non, car c'est là un aspect que je ne peux pas maîtriser. Je ne peux que contrôler ma performance sur scène. Je ne pourrais pas me produire devant trois personnes. Je serais incapable de chanter pour vous tout seul. Mais donnez-moi cinq mille personnes, et je le ferai. En tout cas, je ne sens pas le poids de cette organisation.*

T.V. - Vous rencontrez beaucoup de gens. Ces rencontres ne sont pas toujours bonnes. Comment vous en sortez-vous ?

R.S. - *Quand on fait une mauvais rencontre, il faut un an ou deux pour s'en sortir. Mais on ne perd pas le contact avec le public. Je n'ai jamais essayé de m'éloigner du peuple. Quand on vient de la classe ouvrière, on ne l'oublie jamais. Pendant quelques années, j'ai dû trahir un peu mes origines. Nous faisons tous des erreurs...*

T.V. - Revoyez-vous les gens avec qui vous avez joué ?

R.S. - *Oui. Je viens de quitter Ron Wood ce matin à sept heures. Je l'adore. Je l'ai trouvé en pleine forme. Il a juste pris un peu d'embonpoint : son groupe ne travaille pas des masses ... On a écrit des poèmes toute la nuit. ?*

T.V. - Avez-vous conservé tout ce que vous avez écrit ensemble depuis le temps du Jeff Beck Group ?

R.S. - *Ron et moi, on a commencé à écrire des poèmes quand on partageait la même piaule parce que ce vieux Beck était trop radin pour nous payer une chambre chacun. (Rires) On volait des oeufs au supermarché, et on écrivait des poèmes en mangeant des sandwiches aux oeufs. C'était vers 68/69. On a continué jusqu'à l'époque de Faces. Le recueil de ces poèmes s'appelle «A Variety Of Annoyance».*

T.V. - On va faire un film d'après une de vos chansons «The Killing Of Georgie».

R.S. - *Oui. Oh, je n'y fais pas grand-chose. Il faut d'abord que j'approuve le script, car Georgie est quelqu'un qui a existé. J'ai écrit cette chanson à une époque où personne ne se souciait d'écrire sur les homosexuels. Je ne crois pas que les gens aient envie de voir deux mecs s'embrasser sur l'écran. Or, c'est ce que j'ai lu dans un script. Le grand public n'aimerait pas ça. Mon père et ma*

mère non plus. (Rires)

T.V. - Pourquoi refusez-vous de donner des interviews ?

R.S. - Ca m'emmerde. Tout le monde voudrait m'avoir, surtout en Angleterre. La presse musicale n'a plus le ton léger qu'elle avait. Elle n'est plus drôle à lire. On le sent bien quand on quitte l'Angleterre et qu'on voit ça de loin. Ici, la presse a ses groupes favoris, qu'elle poignarde dans le dos dès qu'ils ont du succès. Mais ça ne m'a pas empêché d'apprécier cette interview. Ca faisait si longtemps que je n'en avais pas donnée -

TOMMY VANCE (avec la participation de **RAY BONICI**).